

un état constitutionnel. L'expérience a prouvé que ce qui perd ce gouvernement, c'est l'exagération, ce sont les passions. Puisse (le Canada) garder toujours cet esprit d'ordre, cette attitude calme et sage qui est la sauvegarde et le salut des peuples. Le maintien de la nationalité dépend de là.—*Journal historique et littéraire.*

DISCOURS DE L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,
LORS DE L'INAUGURATION DES SALLES DE L'INSTITUT
CANADIEN-FRANÇAIS, LE 16 DÉCEMBRE 1858.

Monseigneur, Mesdames et Messieurs,

Dès le jour qui suivit la cession du Canada à l'Angleterre, en 1760, il y eût des prophètes de malheur qui prédirent qu'avant cinquante ans la race de ceux qui leur avaient si longtemps et si vaillamment disputé l'empire du Nouveau Monde, de ceux qui furent abandonnés et non pas vaincus, puisqu'au contraire ils furent les derniers vainqueurs dans une lutte dont ils devaient eux-mêmes être le prix, serait entièrement disparue des deux rives du St. Laurent, et qu'à Montréal et à Québec on ne parlerait plus français. Les cinquante années s'écoulèrent et les héritiers de ces prophètes renouvelèrent leurs prédictions et ajournèrent à l'année 1860 la réalisation de ce qui avait été si vainement présagé un demi-siècle auparavant. Aujourd'hui il est encore même parmi nous des esprits timides, qui croient à cette prédiction en en changeant seulement la date, et qui n'accordent à notre *Nationalité* qu'un troisième et dernier répit d'un demi-siècle.

Mais aujourd'hui, comme il y a cinquante ans, aujourd'hui comme il y a un siècle, il se trouve des hommes qui ne croient pas qu'un peuple se transforme au gré d'un autre peuple : qui ne croient pas que la Nationalité, qui est l'âme d'une société, puisse jamais tomber en proie à l'ennemi, pas plus que l'âme d'un homme, à moins que par un pacte infâme celui-ci ne consente lui-même à la vendre ; qui ne croient pas que le sol sacré de la patrie puisse jamais échapper à ceux dont les ancêtres l'ont fécondé de leur sang ; qui ne croient pas que les autels élevés sous les chênes séculaires de la forêt vierge, au milieu des hordes sauvages, arrosés du sang des martyrs, doivent jamais être désertés par les fils de la civilisation ; qui ne croient pas, que la langue qui fut portée d'Occident en Orient par les Saint-Louis, les Joinville, les Godefroy de Bouillon et les Lusignan, et d'Orient en Occident par les Champlain, les Laval, les Frontenac, les Brebœuf et les Lallemand, que la langue qui se parle plus que jamais sur le continent de l'Europe, qui, par les qualités qui lui sont propres, et par les chefs-d'œuvres qu'elle a enfantés, fait chaque jour de nouvelles conquêtes, même chez ceux qui lui sont tout-à-fait étrangers, que cette langue doive jamais cesser d'être parlée par un peuple qui trouvera toujours en elle le récit des exploits de ses pères, (ce que lord Elgin a appelé les âges héroïques de l'Amérique,) les traditions de l'honneur, du devoir et du dévouement, le récit de son merveilleux passé et l'intelligence de ses grandes destinées.

Or, Mesdames et Messieurs, ceux qui vous ont préparé cette salle, qui vous ont invités à vous y réunir ce soir, ceux là sont au nombre de ces incrédules ; et c'est parcequ'ils opposent aux prédictions de la haine ou du désespoir, celles de l'amour et de l'espérance, qu'ils n'ont pas craint d'appeler leur œuvre "l'Institut Canadien-Français!"

Ce n'est plus en effet par des forts et des bastions comme ceux qui s'élevaient non loin de cette enceinte, ou bien comme celui qui s'élève encore, monument d'un passé glorieux, sur les bords de la rivière Chambly, que l'homme de notre siècle protège tout ce qui lui est cher. De moins épaisses et plus pacifiques murailles servent aujourd'hui à sauvegarder les intérêts des populations. Les temples de la religion, les asiles de la science et ceux de la charité ; voilà les forteresses qui s'élèvent de toute part et qui ne tomberont point, comme les murs de Jéricho, même au bruit des plus insolentes fanfares.

Depuis une vingtaine d'années, un mouvement national et littéraire s'est produit parmi nous comme pour faire équilibre aux tristes résultats de nos dissensions politiques. De tous côtés des institutions, comme celle que nous inaugurons, ont jeté de profondes racines dans notre sol, ont créé chez nous des aspirations et des aptitudes qui seront nos armes dans une lutte, qui a pu changer de nom et changer de terrain, mais dont l'objet de part et d'autre est resté le même.

Indispensables compléments de l'école et du collège, la Bibliothèque publique, le Cabinet de lecture, la salle des débats littéraires, la tribune scientifique, toutes ces choses ont grandi parmi nous le jour même où elles y ont pris naissance. Elles ne sont que d'hier et déjà elles sont une puissance dans notre société!

Placées du reste trop en contact avec les passions et les intérêts du jour, bâties pour bien dire sur la place publique, ces nouvelles institutions ne sauraient avoir ni le calme des studieuses retraites où l'homme des anciens jours se retirait pour méditer et exécuter des chefs-d'œuvre que l'on admire encore, ni la parfaite neutralité de cet oasis charmant, de ce territoire fabuleusement heureux que l'on appelait autrefois la république des lettres. Aujourd'hui, religion, science, littérature, politique, nationalité, toutes ces grandes choses se coudoient et se heurtent sans cesse dans le tourbillonnement de notre vie agitée ; elles s'enchevêtrent inextricablement dans la grande thèse *de omnibus rebus* que soutiennent de tous côtés les mille voix discordantes de la presse, du forum, et du cénacle littéraire.

Et cependant si elles ne peuvent être complètement écartées des discussions même en apparence les plus indifférentes et les plus inoffensives, ces vives préoccupations de notre époque inquiète et remuante, qu'arriverait-il donc d'une institution qui, réunissant dans son sein la violence des partis les plus extrêmes, verrait sans cesse se renouveler dans le domaine de la littérature, de la philosophie ou de l'histoire, les luttes passionnées de la haine et celles de l'intérêt plus méchant que la haine elle-même ?

Certes, une même manière de voir sur toutes les choses de ce monde serait, j'en conviens, une médiocre condition de progrès et d'enseignement mutuel.

"L'ennui naquit un jour de l'uniformité"

a dit le fabuliste Lamotte. C'est là toutefois un danger qui n'est guère à craindre dans l'infinie variété des opinions humaines. Mais, en dehors de toutes les questions de portefeuille qui occupent un si large espace sur la scène mobile de notre politique, en dehors des prédilections si diverses pour telle ou telle école littéraire, en dehors des systèmes qui partagent encore en plusieurs camps les théoriciens de la science, il semble qu'il y a certains points de ralliement, une certaine communauté d'idées, qui peuvent et doivent naturellement convenir aux membres d'une même association.